



# Le doux géant et le funambule. L'amitié Goffin-Cocteau

PAR MARC DANVAL

Comment deux êtres aussi différents — je serais même tenté de dire diamétralement opposés — ont-ils éprouvé le besoin de se rencontrer, de s'écrire, de partager des moments, bref de vivre une amitié sincère. Il y a à cela trois causes essentielles : le jazz, une femme et la poésie.

Cette rencontre autour de Cocteau et la Belgique est bien utile dans la mesure où la plupart des biographes français ne s'en tiennent qu'à Cocteau et la France, évidemment le pays où sa créativité s'est le mieux épanouie. Mais ce n'est pas une raison pour oblitérer son intérêt pour la Belgique et certains auteurs belges. Dans son travail sur Cocteau, son dernier biographe, Claude Arnaud, ne cite pas une seule fois notre pays. Sauf pour le service militaire de Cocteau qu'il situe à Coxyde et non à Nieuwport. La première fois que Cocteau et Goffin se sont rencontrés, c'était à l'occasion d'une conférence au Jeune Barreau, Goffin y était très actif. Immédiatement, les deux hommes se sont sentis des atomes crochus dans la mesure où ils venaient, quelques années auparavant, de découvrir le jazz par le biais, d'ailleurs, du même orchestre, celui qui fut le premier à venir à Paris puis à Bruxelles : The Mitchell's Jazz Kings. L'homme de spectacle Léon Voltera était propriétaire du casino de Paris et avait ouvert dans les caves, à la rue de Clichy, un cabaret, qui s'appelait Le Perroquet. Il a fait exactement la même chose à Bruxelles, quand il est devenu directeur du théâtre de l'Alhambra au boulevard Émile Jacqmain. Goffin avait son premier cabinet d'avocat à proximité de ce théâtre. C'est là qu'un soir, il découvre avec émerveillement l'orchestre des

Mitchell's Jazz Kings. Ce groupe de sept musiciens avait débuté le 24 janvier 1920. L'orchestre était composé de Crickett Smith (trompette), Frank Withers (trombone), James Shaw (sax-alto), Dan Parish (piano), Joe Meyers (banjo-ténor), Wilbure Kildare (basse) et Louis A. Mitchell (leader et drums). Quant au répertoire, Goffin se souvient avoir entendu, il le raconte dans ses mémoires, *Jada*, *I'll see you in my dreams* ou *Old Man Jazz*. Goffin, littéralement subjugué par l'orchestre, remarque un jeune clarinettiste. Peu après, il deviendra un maître du saxophone soprano. Son jeu totalement inédit le bouleverse. Il s'appelle Sidney Bechet. Parfois, il faisait en effet des remplacements au sein du groupe.

Non seulement Goffin allait devenir le seul intellectuel européen francophone à révéler la musique syncopée, mais il devança les Américains eux-mêmes sur leur propre terrain. Le premier texte significatif de critique de jazz paraît en juillet 1922 dans la revue littéraire dirigée par Frans Hellens *Le Disque vert*. Ce qui fit dire au poète et homme de jazz, Carlos de Radzitzky : « Goffin jouera vis-à-vis du jazz, le rôle d'un Apollinaire vis-à-vis du cubisme. »

Et j'ajouterais à ce que disait mon ami Carlos que Goffin allait entreprendre pour Louis Armstrong ce que firent Léon Daudet pour Marcel Proust, Octave Mirbeau pour Maeterlinck, Barrès pour Montherlant ou Valéry Larbaud pour Drieu la Rochelle. Bien plus tard, il dédicacera sa biographie d'Armstrong à Cocteau. Paul Éluard l'avait publiée en feuilleton dans *Les Lettres françaises*. Après avoir écouté les Mitchell's, Goffin dans ce style lyrique qui lui est propre dans *Aux frontières du Jazz*, le tout premier ouvrage paru au monde sur cette nouvelle révolution musicale, le livre est préfacé par Pierre Mac Orlan, oui Goffin écrit ceci :

Oh ! premières après-midi du thé que je passai, tassé dans un petit coin du bar, à écouter religieusement les volutes cadencées des Mitchells ; illumination tout au fond de moi-même, difficulté si agréable de raccommo-der tous les hoquets, les breaks et les contretemps, pour retrouver une mélodie diffuse et impalpable, joie de rencontrer les mêmes têtes d'amis installées aux mêmes places et se reflétant dans les mêmes glaces et puis certaines minutes surtout où la salle submergée, cahotée, entraînée, battait des mains, accompagnait et réclamait un nouveau refrain lorsque le jazz s'était éteint.

De son côté, Jean Cocteau est enthousiasmé, j'insiste, par le même orchestre. Il écrit dans *Le Coq et l'Arlequin* ce qu'il a ressenti au sujet de ces musiciens qui, à Paris, accompagnaient le danseur Harry Pilcer :

Le Band américain l'accompagnait sur les banjos et dans de grosses pipes de nickel. / À droite de la petite troupe en habit noir il y avait un barman de bruit sous une pergola dorée chargée de grelots, de tringles, de planches, de trompes de motocyclette. / Il en fabriquait des cocktails, mettant parfois un zeste de cymbale, se levant, se dandinant et souriant aux anges.

Cocteau durant quelques temps sera titulaire de la rubrique jazz dans *L'Intransigeant*. Il avait d'étonnants dons d'imitateur. Paraît-il, il imitait à la perfection, un solo de trompette de Louis Armstrong grâce à une lame Gillette, une feuille de papier Job, un élastique et un verre de lampe. Autre personnage pivot entre Goffin et Cocteau, le saxophoniste Vance Lowry qui épatera également Léon-Paul Fargue. Il écrit à son sujet :

Bouillonnement de trouvailles, de sonates, de sauces anglaises et d'adultères rapides.

Dans cette atmosphère extraordinaire d'un bar qui s'appelait Le Gaya mais qui va devenir Le Bœuf sur le Toit, Jean Cocteau jouait parfois de la batterie. Pas très bien, mais peu importe. Toujours le lien du jazz entre Jean et Robert puisque Goffin va fonder un orchestre The Doctors Mysterious Six, qui bien entendu était sept.

Quant à Cocteau, il n'abandonnait pas son intérêt pour le jazz. Un jour, Darius Milhaud m'a donné une superbe carte postale. On y voit le compositeur avec Jean Cocteau, portant canne et gants à la main, avec sous ce collage, car c'en est un, Billy Arnold's et Miss Novelty Jazz Band. Il n'existe guère de témoignages enregistrés de Goffin avec son orchestre. Il en est quand même un de Jean Cocteau avec le band de Dan Parish avec Crickett Smith à la trompette. On y entend le fameux Vance Lowry, non pas au saxophone mais au banjo. À travers de multiples discographies, je suis parvenu à savoir que ce 78 tours rarissime avait été

enregistré à Paris le 12 mars 1929. Sans doute, suis-je un des seuls à posséder cet exemplaire. Je m'en voudrais de ne pas vous le faire entendre, dans la mesure où personne, pas même les passionnés de Cocteau ne l'ont entendu. Voici dès lors, *La Toison d'or* que Cocteau dit sur le thème *Holidays* de Dan Parish.

Dans son interprétation, Cocteau épouse admirablement les rythmes syncopés. Outre le jazz, il y a un personnage qui va rapprocher ces deux hommes si différents. Dans la mesure où Robert Goffin était un hétérosexuel affirmé et Cocteau homosexuel. Mais, ça leur était bien égal de même qu'à Ernst Moerman, ce grand poète mort si jeune, qui nous a laissé dans l'ombre de *Fantômas*, des textes admirables qui très heureusement ont été exhumés lors d'un spectacle au Rideau de Bruxelles. Moerman était ami avec Cocteau. C'était un des grands fervents de Goffin. Nous trouvons donc là une nouvelle filiation, un peu identique d'ailleurs, et très curieusement, à celle qui liait Cocteau et Goffin pour la boxe et en particulier pour Al Brown. Goffin a écrit cet aveu magnifique : « Comme c'est bon d'être un poète parmi les femmes, les cyclistes et les boxeurs. »

Comme toutes filiations, elles sont un peu souterraines. Mais je vois un autre point de soudure avec la personnalité de la chanteuse Yvonne George. Goffin me parlait souvent de cette femme étonnante dont on vient heureusement de sauver les témoignages grâce aux disques compacts. En prenant ces notes j'avais sous les yeux dans mon bureau une photo qui explique tout un univers. Elle réunit Cocteau, Yvonne George et Vance Lowry. Yvonne George a été le personnage central du roman de Robert Goffin : *Chère espionne*. Goffin en fut très amoureux, est devenu son amant, bien avant qu'Yvonne George ne préfère les femmes et malheureusement la drogue. Cocteau, qui tout de même avait eu des maîtresses, rappelez-vous Madeleine Carlier et surtout Nathalie Paley, était, un peu moins tout de même que Robert Desnos qui en était fou, amoureux d'Yvonne George. Mais, il y a une ambiguïté. Peut-être faisait-il semblant de la désirer afin de rendre jaloux Raymond Radiguet qui, au dire du compositeur Georges Auric, avait dit en les voyant et en ricanant : « Regardez, ce joli couple. »

Dans *Les Folies du music-hall*, Jacques Damase, situe Yvonne George avec perspicacité dans un chapitre intitulé fort à propos « Les névrosés du music-hall ».

Habitée de Montparnasse, Yvonne George fut, au dire des contemporains, la plus grande artiste que la chanson nous ait donnée depuis Yvette Guilbert.

Longue, mince, sorte de grand pierrot aux cheveux roux, le visage pâle avec les yeux de fièvre et la bouche saignante de raisin, elle entendit jeter au public d'après-guerre, sur les scènes de music-hall et dans les boîtes de nuit, des chansons de bord, vieux couplets de marin, rectifiées pour la scène ; romantisme certes, mais il passait dans la musique fraîche un peu de la chanson du flux et du reflux, et des trémolos berceurs de cale.

Yvonne George débarrassait la scène des marins sucrés à la Théodore Botrel. Elle lançait à la mode des chansons frustes de bord. Elle payait comptant Yvonne George, comme Damia et Fréhel. Le Grand-Écart entendit une dernière fois Yvonne George. Jean Cocteau avait organisé ce gala.

Le Tout-Paris des dames snobs de la plaine Monceau et du boulevard Saint-Germain, dans un étalage de bijoux, de grands financiers, les richissimes cosmopolites, purent payer 500 francs la bouteille de champagne qui leur donnait le droit d'entendre une dernière fois cette voix brûlée, d'assister à cette douleur et cette vaine espérance. Un sanatorium de Suisse la prit peu de temps après. Elle s'y étioyait. Les journaux annoncèrent sa mort, mais elle n'était pas morte. Elle s'était simplement enfuie, s'arrachant aux médecins pour aller s'abattre dans un port. Elle expira dans une chambre d'hôtel, à Gênes, parmi les bruits de sirènes et l'appel des docks.

Oui, Jean Cocteau avait voulu la sauver. Mais il était trop tard. Après qu'Yvonne George fut incinérée au Père Lachaise en présence de René Crevel et ses compatriotes, car elle était belge, Maurice Maeterlinck et Fernand Crommelynck, rares furent ceux qui citèrent encore après son nom.

Ses cendres ont reposé durant quelques années au columbarium du Père Lachaise, nul ne les ayant réclamées, elles furent dispersées en 1971 au Jardin du Souvenir. Seul, dans ses poèmes de toute une vie, Robert Goffin fera résonner le nom d'un inoubliable et tendre souvenir.

Dans l'amitié Goffin-Cocteau, je vous ai fait part des liens qui s'étaient tissés d'abord par le jazz ensuite par la chanteuse Yvonne George mais il est bien évident

qu'il y a avant tout la poésie. Tous deux sont des novateurs. Livrés « au pouvoir magique des mots ». Afin d'aider ceux qui n'entendent rien à la poésie, Goffin cite l'éloquent exemple, donné par Jean Cocteau, du sifflet d'Hermès. Ce sifflet était exposé dans la célèbre boutique de luxe du Faubourg Saint-Honoré. Seule l'ouïe des chiens le percevait. Cocteau expliquait que la poésie est identique au sifflet d'Hermès : une vibration de sensibilité qui touche certains lecteurs tandis que d'autres sont fermés à double tour à sa modulation. Explication simple mais prodigieuse. Goffin, qui était un personnage d'envergure, un Himalaya, avait très mal digéré que lors d'une visite au Pen Club, dont il était Président, Philippe Soupault se mette à injurier Cocteau. Goffin qui était à côté de lui, eut beaucoup de mal à se dominer. Néanmoins, en fin de séance, il insista sur le fait qu'il n'avait jamais entendu Cocteau dire du mal de qui que ce soit. Ce qui est la vérité même.

Jean Cocteau, à l'instigation de son ami Robert, fit plusieurs séjours en Belgique peu connus d'ailleurs et que ses biographes ont totalement négligés. Cocteau venait se reposer à Sept Fontaines où Robert Goffin avait écrit *Aux frontières du jazz*. Un hôtel était là, charmant, au bord d'un étang et lorsqu'il fut abandonné, j'ai détaché de la façade — vous savez, ça c'est les collectionneurs — une plaque où il était mis avec une jolie illustration de berger allemand « Chiens admis ». Cocteau vint souvent, toujours sous les injonctions de Goffin, à Laethem-Saint-Martin visiter l'atelier de Saverys et à l'hôtel Saint-Christophe à Deurle, au bord de la Lys, sans oublier un mémorable festival du cinéma à Knokke-le-Zoute.

Goffin, de son côté, rendait régulièrement visite à Cocteau, rue Montpensier puis à Milly-la-Forêt. Il va chez Francine Weisweiler à la Villa Santo-Sospir à Saint-Jean-Cap-Ferrat. Le hasard fit que j'ai assisté à une de leurs rencontres. J'allais à l'INR, à la place Flagey et Goffin en sortait en compagnie de Jean Cocteau. Robert fit les présentations qui pour moi n'était pas nécessaires, vous pensez, et me dit : « Veux-tu conduire Jean jusque chez moi, j'arrive dans un instant. » Nous n'avions pas une bien longue route à faire puisqu'il suffisait de longer les étangs d'Ixelles, de monter la rue du Lac jusqu'à l'endroit où s'élevait, car il a été démoli et remplacé par une horreur, l'hôtel particulier de Robert Goffin. Deux minutes après notre arrivée, alors que j'avais subi avec ravissement les sortilèges de la conversation de Cocteau, Goffin nous rejoignit et je l'entends

encore dire à sa bonne ces mots tout de même très peu poétiques : « Allez donc vite nous chercher du boudin en l'honneur de Monsieur Cocteau. » Gentiment, il m'invita à rester auprès d'eux. Tout à fait entre nous, ce boudin était infect mais à la fin du repas, Cocteau qui était la gentillesse même nous dit qu'il n'en avait jamais mangé de meilleur. Ce qui revient à dire que les poètes peuvent parfois être de sacrés menteurs.

Il y avait à Genval dans le bureau de Robert Goffin, ce que j'appelais le « tiroir secret ». Avec d'innombrables lettres d'écrivains illustres, et de temps à autre, malgré l'impatience légendaire de mon ami, je parvenais à recopier quelques unes de ces lettres dans la crainte qu'un jour elles ne disparaissent. Ce qui très heureusement ne fut pas le cas. C'est ainsi que j'avais retranscrit une magnifique lettre de Cocteau illustrée de dessins, dont je ne vous lis qu'un extrait car elle est longue et que je suis prisonnier de mon ennemi public numéro un, le temps :

Mon cher Goffin, quoi de plus seul qu'un poème en langue française ? Quoi de plus nu, de plus inconnu, de plus paille, de plus crèche, de plus bœuf, de plus âne ? Quoi de plus menacé par des massacres d'innocence, mais aussi, quoi de plus étoilé, de plus visité par des simples, par des mages, par des rois ?... Et lorsque le football aura même vaincu la corrida en Espagne ou l'opium en Chine, lorsque la poésie deviendra (en surface), une sorte de journalisme lyrique, les vrais poètes redeviendront ce qu'ils n'auraient jamais dû cesser d'être : Des mandarins penchés les uns vers les autres et se confiant des secrets à l'oreille.

Il écrit ce texte le jour même où il avait dessiné la couverture du livre de Goffin *Les Voleurs de feu*.

Goffin a parlé abondamment de Cocteau dans son œuvre. Dans *Entrer en poésie*, il écrit :

Je passai quelques heures ce soir-là avec Jean Cocteau. Jamais il n'avait été si brillant. Ses anticipations se mouvaient à l'aise sur un plan astral où nous n'atteignons pas toujours.

Dans le chapitre intitulé « Métabolisme poétique de Jean Cocteau », extrait de son livre *Fil d'Ariane pour la poésie*, il écrit ses lignes essentielles :

En réalité nous avons affaire à un homme fermé à double tour qui ne reçoit que lui. Ses premiers livres étaient des escaliers vers le sanctuaire, il a supprimé les escaliers. Il a supprimé les ponts. On n'atteint le sanctuaire que grâce à des passages dissimulés que Cocteau seul connaît et multiplie.

Tout est dit, tout est compris.

La plaquette la plus rare signée Jean Cocteau, a paru dans la collection de la « Petite Dryade » à Virton, en 1961. Elle s'intitule *Robert Goffin : l'homme et le poète*. Après avoir entendu ce que Goffin disait de Cocteau, sans doute est-il intéressant de savoir ce que Cocteau écrivait de Goffin, notamment au sujet de ses recherches sur Arthur Rimbaud :

Avocat et poète, Robert Goffin sera donc d'office l'avocat du diable. Seulement, si ce diable se fait parfois prendre pour Dieu, il arrive que Dieu se fasse prendre pour le diable afin de mettre en éveil la perspicacité d'une vertu trop sûre d'elle-même. J'admire l'aisance avec laquelle Goffin se débrouille dans notre interminable procès. N'est-il pas le seul vrai défenseur de Rimbaud et de Verlaine puisqu'il a gagné sa cause, sans mensonges ? Le secret de cette réussite vient de ce qu'il est parvenu à habiter par l'intelligence le même monde que les coupables et qu'il connaît le mystère de la véritable innocence. Il a senti que, poète, je triomphe par amour, sachant que de toutes les armes, l'amour reste encore la plus efficace, celle qui ne trompe jamais à la longue.

À propos de son roman *L'Homme du Colorado*, Cocteau lui écrit le 23 août 1958 :

Doudou émerveillé me lit ton livre et je partage son émerveillement. Les bidets rangés comme les sphinx à Karnak, voilà de l'extraordinaire. Nous sommes à la chute — à la fin de ce mamamouchi formidable !

Il y a une photo que j'adore des deux amis avec un Goffin gargantuesque énorme, écrasant presque son ami Cocteau plutôt du genre fluet. Finalement, ces poètes, je l'ai déjà dit, étaient à l'opposé l'un de l'autre. Mais en quoi cette différence aurait-elle pu altérer une amitié où la tendresse apparaissait lorsque Cocteau termine une de ses lettres à Goffin par : « Bouche à oreille et cœur à cœur, je t'embrasse. »

Après avoir assisté, totalement bouleversé et étant placé avec la famille à l'enterrement de Jean Cocteau à Milly-la-Forêt, Goffin écrit :

Invisible l'ange Heurtebise surveillait dans les odeurs de buis  
Il n'y aura définitivement plus autant de larmes et de fleurs  
Ni une telle multitude dans pareille irrémédiable solitude  
Pendant dix mille ans à Milly-la-Forêt.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Référence bibliographique à reproduire :**

Marc Danval, *Le doux géant et le funambule. L'amitié Goffin-Cocteau*. Séance publique du 6 mars 2004 : Cocteau et la Belgique [**en ligne**], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :  
<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/seancespubliques/06032004/danval.pdf>>